

LA FRATERNITE A L'ECOLE DE LA PARABOLE DU BON SAMARITAIN

Intro

Dans son encyclique Fratelli Tutti (Tous frères), le Pape François dans le deuxième chapitre fait un long commentaire de cette parabole du Bon Samaritain qui nous est bien familière. Si familière peut-être qu'elle peut ne plus nous bousculer comme si nous étions habitués à l'entendre. Mais la Parole est là pour nous bousculer ! Si elle ne nous bouscule pas, nous risquons de glisser dans la tiédeur spirituelle. Une récollection est là justement pour nous réveiller et nous mettre à l'écoute de cette Parole Vivante qu'est l'Évangile. Comme un « glaive à 2 tranchants qui pénètre jusque dans les profondeurs des moelles » nous rappelle St Paul.

Nous venons dans notre temps de prière d'entendre le récit de cette parabole. Et je vous propose dans ce court topo de nous laisser bousculer intérieurement en l'assimilant phrase après phrase à la manière d'une lectio divina. Nous nous laisserons rejoindre par les paroles de notre Pape et par d'autres réflexions qui seront là pour aiguïser en nous le désir de la fraternité. Vieille de plus de 2000 ans, cette parabole comme toute Parole de Dieu n'a pas pris une ride et reste criante d'actualité.

Commentaire

Tout commence par un dialogue entre un légiste (homme de loi d'Israël) bon connaisseur de la Loi et Jésus. Dialogue un peu particulier puisque le légiste veut mettre Jésus à l'épreuve ... Ces intentions ne sont donc pas toutes pures... Mais quelque part, au terme de ce dialogue avec Jésus, Jésus aura peut-être purifié sa pensée.

Au préalable de ce dialogue, une question : « **Que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?** » Belle question qui a le mérite de poser la question du SENS de la vie : celle de notre avenir : l'éternité. L'enjeu de notre vie présente.

Cette question me rappelle un autre passage d'évangile : celui de Jésus avec le jeune homme riche « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Mc 10, 17.

Ces 2 passages nous rappellent que notre existence terrestre à un but, une finalité. Et qu'il y a un enjeu à vivre de manière évangélique notre présent sur cette terre. Dans la parabole du Bon Samaritain Jésus va insister sur la fraternité et dans la rencontre du jeune riche sur la pauvreté et le danger des richesses. Un programme si bien compris par St François d'Assise et que ne cesse de nous rappeler le Pape François.

St Jean de la Croix disait : « **nous serons jugés sur l'Amour** ».

Le poids d'Amour que nous aurons donné sur terre sera la mesure de notre éternité.

Jésus nous le rappelle dans un autre passage, celui sur le jugement dernier : « J'étais nu et vous m'avez habillé, j'étais en prison et vous m'avez visité, j'avais soif etc... Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Le poids de ton éternité, c'est le poids d'amour que tu auras donné sur la terre.

Le Pape François a rappelé il y a quelques années que les linceuls n'ont pas de poche. Nous n'emporterons avec nous au Ciel que ce que nous aurons su donner...

Chaque soir nous pourrions nous poser cette question : Aujourd'hui qu'as-tu donné ? As-tu remarqué, vu l'homme, la femme, l'enfant blessé sur le bord de ton chemin ; T'es-tu penché vers lui ? T'es-tu laissé atteindre par la souffrance ou la vulnérabilité de l'autre ? »

Jésus invite le légiste à revenir à l'Écriture que ce dernier connaît très bien. 20/20 : il cite le grand commandement de la Loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. »

S'il reçoit les compliments de Jésus, le légiste va cependant aller plus loin en demandant : « Et qui est mon prochain ? » C'est alors que Jésus entame la Parole. Gardons en ligne de fond cette question car nous y reviendrons à la fin.

1^{ère} phrase de la petite histoire de Jésus :

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho »

Un homme ; on ne sait pas son nom. Il est anonyme...Il peut donc représenter l'inconnu, n'anonyme exclu de nos sociétés mais aussi n'importe quel homme, toi, moi...qui un jour peut se trouver à la merci d'un malheur, d'une épreuve, d'une chute (quelle qu'elle soit dans la vie) et se retrouver par terre sur le bord du chemin. Aucun adjectif ne le qualifie... contrairement aux autres personnages de la parabole. (Brigand, samaritain, prêtre, lévite...) Là rien n'est dit sur lui. Un homme quelconque mais peut être aussi l'homme en tant que créature de Dieu ?... Créature pécheresse, l'homme créé par Dieu mais tomber dans la déchéance du péché. Origène en fait ainsi un commentaire : l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho représente Adam, Jérusalem le paradis, Jéricho le monde, les brigands les forces hostiles, le prêtre la Loi, le lévite les prophètes, le Samaritain le Christ.

Il descendait de Jérusalem à Jéricho : Il vit une descente.

Jérusalem : c'est le lieu du Temple, le lieu spirituel par excellence, le lieu de la Présence divine. Il revient peut-être de pèlerinage ???

Cet homme se fait agresser par des brigands et se retrouve à terre à demi mort.

C'est la décadence pour cet homme !

Il est seul contre plusieurs, dépouillé, mis à nu, roué de coup. Comment ne pas penser au Christ en sa Passion dépouillé de ses vêtements, flagellé, laissé à demi mort. Et cette parole de Jésus en Mt 25, 40 « C'est à moi que vous l'avez fait ». En chaque frère en détresse, qu'elle soit morale, spirituelle, professionnelle, physique, familiale se cache le visage du Christ. Sous le visage souffrant de mon frère, je vois le visage du Christ. C'est ce que Mère Térésa a vécu en rencontrant ce lépreux que le quai d'une gare de Calcutta criant « J'ai soif ». C'est le visage du Christ qu'elle a croisé, c'est le cri du Christ qu'elle a entendu.

Cet homme vit une grande descente aux enfers, physique, psychologique, blessé dans son corps et dans sa dignité d'homme, déchéance matérielle : il n'a plus rien.

Nous avons peut-être déjà été cet homme, cette femme sur le bord du chemin. Mais peut-être aussi avons-nous été brigands ??? On aime moins se poser cette question. Mais derrière le brigand n'y a-t-il pas l'agresseur ... Et en chacun de nous se cache une part d'agressivité. On peut s'interroger : quelle part de violence y a-t-il en moi ?

Fratelli Tutti : 44. En même temps que les gens préservent leur isolement consumériste et commode, ils font le choix d'être de manière constante et fébrile en contact. Cela favorise le foisonnement de formes étranges d'agressivité, d'insultes, de mauvais traitements, de disqualifications, de violences verbales qui vont jusqu'à détruire l'image de l'autre, dans un déchaînement qui ne pourrait pas exister dans le contact physique sans que nous ne finissions par nous détruire tous. L'agressivité sociale trouve un espace d'amplification hors pair dans les appareils mobiles et les ordinateurs.

Quelle part avons-nous dans la chute de nos frères directe ou indirecte, avons-nous contribué à les humilier, à les mettre à terre peut-être pas physiquement mais humainement. La violence n'est pas que physique. Et nous vivons dans une société violente ... les actualités nous le montrent de plus en plus.

« Ils s'en allèrent et le laissèrent à moitié mort... ».

Abandon.

Puis la parabole nous décrit **un scénario répétitif** :

Un prêtre vint à descendre par ce chemin ; il le vit et passa outre

Idem pour le passant d'après qui était un lévite.

On peut à la lecture se scandaliser comme on se scandalise en lisant les faits divers. Tout de même, ça ne se fait pas ...

Mais que s'est-il passé dans le cœur de ces 2 hommes face à la détresse de leur frère ?

Fratelli Tutti : 73. La parabole nous fait ensuite poser un regard franc sur ceux qui passent outre. Innocente ou non, cette indifférence redoutable consistant à passer son chemin, fruit du mépris ou d'une triste distraction, fait des personnages du prêtre et du lévite un reflet non moins triste de cette distance qu'on crée pour s'isoler de la réalité. Il existe de nombreuses façons de passer outre qui se complètent : l'une consiste à se replier sur soi-même, à se désintéresser des autres, à être indifférent. Une autre est de ne regarder que dehors. En ce qui concerne cette dernière façon de continuer son chemin, dans certains pays ou milieux, il y a un mépris envers les pauvres et envers leur culture, et un mode de vie caractérisé par le regard dirigé vers l'extérieur, comme si on tentait d'imposer de force un projet de société importé. L'indifférence de certains peut ainsi se justifier, car ceux qui pourraient toucher leur cœur par leurs revendications n'existent tout simplement pas. Ils se trouvent hors de l'horizon de leurs intérêts.

74. *Chez ceux qui passent outre, il y a un détail que nous ne pouvons ignorer : il s'agissait de personnes religieuses. Mieux, ils œuvraient au service du culte de Dieu : un prêtre et un lévite. C'est un avertissement fort : c'est le signe que croire en Dieu et l'adorer ne garantit pas de vivre selon sa volonté. Une personne de foi peut ne pas être fidèle à tout ce que cette foi exige d'elle, et pourtant elle peut se sentir proche de Dieu et penser avoir plus de dignité que les autres. Mais il existe des manières de vivre la foi qui favorisent l'ouverture du cœur aux frères ; et celle-ci sera la garantie d'une authentique ouverture à Dieu. Saint Jean Chrysostome est parvenu à exprimer avec beaucoup de clarté ce défi auquel sont confrontés les chrétiens : « Veux-tu honorer le Corps du Christ ? Ne commence pas par le mépriser quand il est nu. Ne l'honore pas ici [à l'église] avec des étoffes de soie, pour le négliger dehors où il souffre du froid et de la nudité ».*^[58] *Le paradoxe, c'est que parfois ceux qui affirment ne pas croire peuvent accomplir la volonté de Dieu mieux que les croyants.*

Que s'est-il passé dans le cœur de ces 2 hommes face à la détresse de leur frère ? La parabole ne nous le dit pas mais nous pouvons émettre des hypothèses.

- Insensibilité ? Anesthésie ? On s'habitue, on ne voit même plus. Comment réagissons-nous face aux nouvelles qui nous sont données face au matraquage de chiffres du COVID par exemple... Soit par la peur panique, soit par l'indifférence. Blasé par les infos ! Un mort de plus ou de moins ??? on est plus à ça près !!!
- Légalisme ??? Peur de se souiller avec le sang car il y a en avait sûrement puisqu'il était blessé.
- Appartenance culturelle différente : à ce sujet la note très intéressante du Pape au § 59 « Dans les traditions juives, le commandement d'aimer et de prendre soin de l'autre semblait se limiter aux relations des membres d'une même nation. Après les frontières se sont élargies pour ne pas exclure l'étranger. Mais on sait qu'on ne change pas comme ça une mentalité... et que peut-être culturellement c'était difficile pour un juif d'aller vers un samaritain. Dans la 3^{ème} lettre de Jean on a cette invitation à bien accueillir les frères « bien que ce soit des étrangers ».
- §80 Le mot "prochain" dans la société du temps de Jésus indiquait d'ordinaire celui qui était le plus proche, voisin. On considérait que l'aide devait aller en premier lieu à celui qui appartient au même groupe que soi, à sa propre race.

§82 Les Samaritains habitaient une région gagnée par les rites païens, et, aux yeux des Juifs, cela les rendait impurs, détestables, dangereux. De fait, un ancien texte juif qui mentionne les nations détestées se réfère à la Samarie, en affirmant même qu'elle n'est pas une nation (cf. Si 50, 25) ; et il poursuit que c'est « le peuple stupide qui demeure à Sichem » (v. 26).

Donc les samaritains étaient « stigmatisés » d'avance comme ne faisant surtout pas proche des juifs. Au passage : on peut donc dire que le Samaritain a franchi une barrière considérable en allant prendre soin de cet homme qui on peut penser était vraisemblablement un juif donc pour lui un ennemi...

- Désespérés : on ne sait pas comment s'y prendre donc mieux vaut laisser la place à ceux qui savent faire ?
- Aveuglement : ils ont des yeux et ne voit pas car absorbés par leurs propres affaires ? Le Pape dit que bien souvent nous sommes « obnubilés » par nos propres besoins. (§ 65) *comme nous sommes tous fort obnubilés par nos propres besoins, voir quelqu'un*

souffrir nous dérange, nous perturbe, parce que nous ne voulons pas perdre notre temps à régler les problèmes d'autrui. Ce sont les symptômes d'une société qui est malade, parce qu'elle cherche à se construire en tournant le dos à la souffrance.

- Pas le temps
- Aveugle mais aussi sourd : cet homme était blessé. Il a peut-être sans doute, crié...

48. S'asseoir pour écouter une autre personne, geste caractéristique d'une rencontre humaine, est un paradigme d'une attitude réceptive de la part de celui qui surmonte le narcissisme et reçoit l'autre, lui accorde de l'attention, l'accueille dans son propre cercle. Mais « le monde contemporain est en grande partie sourd. [...] Parfois, la rapidité du monde moderne, la frénésie nous empêchent de bien écouter ce que dit l'autre. Et au beau milieu de son dialogue, nous l'interrompons déjà et nous voulons répondre alors qu'il n'a pas fini de parler. Il ne faut pas perdre la capacité d'écoute ». Saint François d'Assise « a écouté la voix de Dieu, il a écouté la voix du pauvre, il a écouté la voix du malade, il a écouté la voix de la nature. Et il a transformé tout cela en un mode de vie. Je souhaite que la semence de saint François pousse dans beaucoup de cœurs ».[49]

- 49. *Alors que le silence et l'écoute disparaissent, transformant tout en clics ou en messages rapides et anxieux, cette structure fondamentale d'une communication humaine sage est menacée.*

- Le pape parle aussi d'une manière élégante de se détourner.
§76 « dans la société globalisée, il y a **une manière élégante de tourner le regard de l'autre côté** qu'on adopte souvent : sous le couvert du politiquement correct ou des modes idéologiques, **on regarde celui qui souffre sans le toucher, on le voit à la télévision en direct, et même on utilise un langage apparemment tolérant** et plein d'euphémismes ».

Regarder l'autre sans le toucher : risque de l'apitoiement.

On voit ainsi que derrière ce comportement de fuite, il peut y avoir bien des choses...

En fait devant la souffrance de l'autre, nous redevons tous les mêmes : cf§70 : le Pape parle de l'heure de vérité : *En effet, nos multiples masques, nos étiquettes et nos accoutrements tombent : c'est l'heure de vérité ! Allons-nous nous pencher pour toucher et soigner les blessures des autres ? Allons-nous nous pencher pour nous porter les uns les autres sur les épaules ? C'est le défi actuel dont nous ne devons pas avoir peur. En période de crise, le choix devient pressant : nous pourrions dire que dans une telle situation, toute personne qui n'est pas un brigand ou qui ne passe pas outre, ou bien elle est blessée ou bien elle charge un blessé sur ses épaules.*

Une question de base à se poser est celle que Dieu pose à Caïn après le meurtre de son frère. « Qu'as-tu fait de ton frère ? » et la réponse tragique de Caïn « suis-je le gardien de mon frère ? »

Le mot gardien est cher au Pape François.

*§57 La réponse est la même que celle que nous donnons souvent : « Suis-je le gardien de mon frère ? » (ibid.). En posant cette question, Dieu met en cause tous les genres de déterminisme ou de fatalisme qui cherchent à justifier l'indifférence comme la seule réponse possible. Il nous dote, au contraire, de la faculté de créer **une culture différente** qui nous permet de surmonter les inimitiés et de **prendre soin les uns des autres**.*

Je m'attarde là sur deux expressions du Pape : il parle d'une culture « créer une culture différente » et « prendre soin »

Son message du 1^{er} janvier dernier était intitulé : **LA CULTURE DU SOIN COMME PARCOURS DE PAIX.**

J'ai trouvé ce titre original et, étant infirmière de métier, ce titre m'a particulièrement interpellé puisqu'il s'agissait du soin, du « care ». Or en théorie de soins infirmiers, le soin doit répondre à des besoins que l'on identifie. Chaque personne a des besoins essentiels (14 besoins fondamentaux) d'ordre bio-psycho, socio-culturel et spirituel.

Prendre soin de l'autre, c'est être attentif aux besoins de l'autre...S'interroger sur ses besoins qui ne sont pas forcément les mêmes que moi.

Le pape suggère une culture du soin comme parcours de paix. Attitude de bienveillance, d'ajustement à l'autre. Vivre en fraternité, c'est sans cesse s'ajuster à l'autre et vice versa.

Prendre soin de l'autre construit la paix. Il rappelle dans cette lettre tous les fondements bibliques de l'importance du soin ou du fait de « garder » dans le projet de Dieu pour l'humanité, mettant en lumière la relation entre l'homme et la terre, et entre frères. Cf la Genèse. Et cette garde apparaît vite comme un enjeu pas toujours facile à vivre du fait du péché et on le voit tout de suite après dans l'histoire de Caïn et Abel « suis-je le gardien de mon frère ? » On peut vite se dédouaner ...

Il relève aussi que dans toute l'Écriture sainte, Dieu créateur apparaît comme modèle du soin ; Celui prend soin des créatures et même de Caïn, puisqu'il va malgré tout placer sur son front un signe protecteur pour que sa vie soit sauvegardée malgré son péché. La miséricorde est donc au cœur du soin.

L'Évangile nous révèle combien le soin de l'autre est au cœur du ministère de Jésus. (Tous les miracles en particulier)

Et concernant le soin dans le ministère de Jésus, le Pape a ce paragraphe magnifique dans cette lettre du 1^{er} Janvier 2021 :

« Au sommet de sa mission, Jésus scelle le soin qu'il a pour nous en s'offrant sur la croix et en nous libérant ainsi de la servitude du péché et de la mort. Par le don de sa vie et son sacrifice, il nous a ouvert la voie de l'amour et il dit à chacun de nous : « **Suis-moi. Fais de même.** »

Le soin à l'autre demande de s'offrir soi-même à l'autre, donner son temps, sa personne, son sourire.

Et parfois c'est crucifiant, ça fait mal.

Mais il y a une manière de le vivre : celle de l'humilité !

Celle de s'abaisser comme Jésus l'a fait en entrant dans sa Passion au lavement des pieds : s'abaisser à la hauteur de l'autre, se faire serviteur de l'autre. Se faire plus petit devant le plus petit.

Le soin -en soins infirmiers- a aussi pour visée de rendre l'autre le plus autonome possible. Et cette notion me semble aussi importante dans la vie fraternelle et la charité fraternelle. C'est une attitude qui donne à l'autre d'exister, de se relever. Parfois on peut devenir envahissant dans le prendre soin et contenir l'autre dans une forme de dépendance.

LETTRE

SAMARITANUS BONUS

Sur le soin des personnes en phases critiques et terminales de la vie

Le Bon Samaritain, qui place le visage de son frère éprouvé au centre de son cœur, sait voir son besoin, lui offre tout le bien nécessaire pour le soulager de la blessure de la désolation et ouvre dans son cœur de lumineuses embrasures d'espérance.

La volonté de faire le bien qui habite le Samaritain, devenu le prochain de l'homme blessé non pas avec des paroles ou avec sa langue, mais avec des actes et en vérité (cf. 1 Jn 3, 18), prend la forme du soin, à l'exemple du Christ, qui est passé en faisant le bien et en guérissant tout le monde (cf. Ac 10, 38).

Notre bon samaritain a cette belle attitude **de passer le relais** à l'hôtelier... Il ne s'accapare pas la charité, ou celui dont il prend soin. On n'est pas sauveur tout seul. Il peut y avoir un certain orgueil parfois dans la solidarité.

L'hôtellerie : Origène père de l'Eglise du 2^{ème} siècle voit dans l'auberge la figure de l'Eglise.

Celle-ci est ouverte à tous, elle ne refuse son secours à personne et tous y sont invités par Jésus : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos » (Matthieu 11,28).

L'Eglise doit être une maison sûre ...

- **Autre point important : notre rapport au temps**
- Au § 63 le Pape écrit : « Il lui a donné quelque chose que nous thésaurisons tant : il lui a donné son temps. Il avait sûrement ses plans pour meubler cette journée selon ses besoins, ses engagements ou ses souhaits. Mais il a pu tout mettre de côté à la vue du blessé et sans le connaître, il a trouvé qu'il méritait qu'il lui consacre son temps »

- Nous thésaurisons le temps comme nous thésaurisons l'argent... Nous pouvons faire des prises de pouvoir sur le temps. Le temps nous est donné par Dieu seconde après seconde : comment le gérons nous : pour sa gloire au service de l'amour ? ou bien pour nos propres intérêts ?

2^{ème} chose importante : « il a trouvé qu'il **méritait** qu'il lui consacre son temps »
La rencontre qu'il fait avec ce blessé l'interpelle dans son échelle de valeur. Est-ce que j'obéis à **mes valeurs** c'est-à-dire à ce qui pour moi est essentiel à la vie, ici la dignité du frère, ou bien est ce que je passe par-dessus mes valeurs quitte à les étouffer, les nier....

La parabole se termine sur une question

« Lequel de ces trois **s'est montré** le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? »

Le légiste demande « qui est mon prochain ? »

Jésus ne répond pas ton prochain c'est ...un tel, un tel untel... On ne sélectionne pas le prochain sur un catalogue ! Lui, pas elle !

Non, c'est celui qui vit à côté de toi. Si tu t'approches de lui, il va alors devenir ton prochain. Tant que tu ne t'es pas approché de lui, pencher vers lui, intéressé à lui, tu ne t'es pas montré son prochain.

Nécessite un travail, un processus personnel de conversion du regard et du cœur sur l'autre.

Se faire prochain c'est s'approcher ... C'est actif... C'est un déplacement intérieur en premier.

C'est comme le dit le Pape franchir des barrières qui pourraient nous séparer :

§ 81 C'est le Samaritain qui s'est fait proche du Juif blessé. Pour se faire proche et présent, il a franchi toutes les barrières culturelles et historiques. La conclusion de Jésus est une requête : « Va, et toi aussi, fais de même » (Lc 10, 37). Autrement dit, il nous exhorte à laisser de côté toutes les différences et, face à la souffrance, à devenir proche de toute personne.

Donc, je ne dis plus que j'ai des "prochains" que je dois aider, mais plutôt que je me sens appelé à devenir un prochain pour les autres.

Il s'agit d'entrer dans une culture de miséricorde pour devenir miséricordieux comme le Père.

Ce n'est pas inné, la charité se donne de la peine...

Conclusion

§ 66. Par ses gestes, le bon Samaritain a montré que « notre existence à tous est profondément liée à celle des autres : la vie n'est pas un temps qui s'écoule, mais un temps de rencontre ».^[57]

67. Cette parabole est une icône éclairante, capable de mettre en évidence l'option de base que nous devons faire pour reconstruire ce monde qui nous fait mal. Face à tant de douleur,

face à tant de blessures, la seule issue, c'est d'être comme le bon Samaritain. Toute autre option conduit soit aux côtés des brigands, soit aux côtés de ceux qui passent outre sans compatir avec la souffrance du blessé gisant sur le chemin. La parabole nous montre par quelles initiatives une communauté peut être reconstruite grâce à des hommes et des femmes qui s'approprient la fragilité des autres, qui ne permettent pas qu'émerge une société d'exclusion mais qui se font proches et relèvent puis réhabilitent celui qui est à terre, pour que le bien soit commun. En même temps, la parabole nous met en garde contre certaines attitudes de ceux qui ne se soucient que d'eux-mêmes et ne prennent pas en charge les exigences incontournables de la réalité humaine.

Le Pape a aussi cette très belle phrase : « *La vie n'est pas un temps qui s'écoule mais un temps de rencontre* »

Sainte Teresa de Calcutta, qui a vécu le style de la proximité et du partage en préservant, jusqu'à la fin, la reconnaissance et le respect de la dignité humaine, et en rendant la mort plus humaine, disait : « **Celui qui, au cours de sa vie, a allumé ne serait-ce qu'une flamme dans les heures sombres de quelqu'un, n'a pas vécu en vain** ».